

Composition et consécration du Saint-Chrême

In: Échos d'Orient, tome 3, N°3, 1900. pp. 129-142.

Citer ce document / Cite this document :

Petit L. Composition et consécration du Saint-Chrême. In: Échos d'Orient, tome 3, N°3, 1900. pp. 129-142.

doi : 10.3406/rebyz.1900.3262

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rebyz_1146-9447_1900_num_3_3_3262

COMPOSITION ET CONSÉCRATION DU SAINT CHRÊME

Pour être employé dans tous les rites chrétiens, le Saint Chrême ne présente point chez tous la même composition. L'Église romaine, avec son ordinaire tendance à la simplification, l'a réduit à deux éléments essentiels : l'huile d'olive et le baume. Les Orientaux se montrent plus prodigues. A part les Nestoriens qui emploient seulement l'huile d'olive, tous les autres groupes, Coptes, Ethiopiens, Syriens, Arméniens, Orthodoxes de toute nation et de toute langue, mêlent à l'huile un grand nombre d'essences aromatiques, dont la nature comme la quantité varie avec les divers rituels. Beaucoup prétendent, cela va sans dire, rattacher aux apôtres leur usage actuel; mais on peut affirmer, sans passer pour téméraire, que cette lointaine origine est des plus problématiques. La liturgie chrétienne n'est point sortie du Cénacle toute faite, comme Minerve du cerveau de Jupiter; les points secondaires que les apôtres et leur Maître divin avaient négligé de fixer ne furent déterminés que peu à peu par leurs successeurs, suivant la nature des climats et le goût des peuples. Si l'huile d'olive et le baume, qu'on retrouve partout comme éléments essentiels à la base du composé chrismal, remontent sûrement à l'institution même du Chrême comme matière sacramentelle, les autres substances sont purement accessoires et viennent de l'initiative privée. Telle est la vraie doctrine, formulée encore tout récemment par les évêques syriens réunis en Synode à Charfé, sous la présidence d'un légat du Saint-Siège :

« Unguentum chrismatis in nostro Ritu secundum consuetudinem multo abhinc tempore inductam, componitur oleo olivarum et balsamo, quibus adduntur quaedam aromata. At oleum et balsamum debent maxima parte superare aromata, ita ut si quando difficile

sit reperire aliqua ex aromatis quæ liber consecrationis chrismatis præscribit in unguentum chrismatis immitti, nihil impediatur quominus hoc unguentum ex oleo et balsamo fiat, absque aliis aromatis vel eorum exigua portione adhibita, quæ in promptu fuerit, dumtaxat præsertim cum hæc aromata antiquitus haud fuerint apud nos in usu (1). »

Cette réserve sur l'origine apostolique des divers rituels une fois faite, il est juste de reconnaître que l'usage respectif des principales Églises se trouva établi de très bonne heure. Saint Augustin, dans ses controverses avec les Donatistes, ne désigne la matière de la Confirmation que par le terme général d'*huile*; les écrivains grecs, ses contemporains, emploient au contraire le nom de *μύρον*, qui convient seulement à un « mélange de diverses substances aromatiques », comme s'exprime, à la fin du ^{ve} siècle, le pseudo-Denys (2). Dans sa troisième catéchèse mystagogique, saint Cyrille de Jérusalem formule entre l'huile et le *μύρον* une distinction très nette (3). Cette même distinction, on la retrouve dans les *Constitutions apostoliques* (4), dans saint Irénée (5), dans saint Justin (6). Il serait facile de multiplier les témoignages en faveur de la coutume des Grecs, et une enquête analogue sur l'usage des autres chrétientés de l'Orient aboutirait aux mêmes résultats (7). C'est assez dire que cet usage doit venir de loin. Héritières plus directes de la Synagogue, les Églises

(1) *Synodus Sciarfensis Syrorum in monte Libano celebrata anno MDCCLXXXVIII*. Rome, 1897, p. 79.

(2) *Ecl. Hier.*, IV, 4.

(3) *P. G.*, 33, 1089, B.

(4) V, 17.

(5) I, 18.

(6) *Contra Triph.*, p. 317. Cf. *Theologia cursus completus* de Migne, t. XXI, p. 851-861.

(7) Voir pour ce dernier point H. Denzinger, *Ritus Orientalium*, Wurzburg, 1863, t. 1^{er}, p. 51-54.

orientales ont adopté, avec moins de parcimonie que l'Occident, plusieurs de ses traditions liturgiques. Nul doute qu'il ne faille compter, parmi ces emprunts, l'emploi des espèces aromatiques dans la composition du Chrême. A l'huile d'olive comme base, les Hébreux ajoutaient, pour former l'*huile d'onction*, de la myrrhe, du cinnamome, du calame ou roseau aromatique et de la cannelle (1).

Or, ces quatre substances entrent encore dans la composition du Chrême chez la plupart des Orientaux. Elles s'y trouvent, il est vrai, amalgamées à une foule d'autres, en proportions très variables. On dirait même, tant cet amalgame est compliqué, qu'on a pris à tâche, en l'élaborant, de déconcerter l'analyse. Sans l'avouer expressément, les Grecs semblent bien avoir obéi à cette préoccupation en rédigeant leur rituel. Goar, avec toute sa science, n'a pu résoudre toutes les énigmes que renferme la liste de l'Euchologe orthodoxe (2). Mon intention n'est point de compléter, encore moins de reprendre le travail du docte Dominicain. La liste qu'il a publiée, quoique reproduite dans les dernières éditions de l'Euchologe (3), ne présente plus aujourd'hui qu'un intérêt de pure curiosité. Ce n'est point à ce texte vieilli et suranné que la Grande Eglise va demander le secret du composé chrismal. Elle y a substitué, en 1833, un rituel nouveau, œuvre du patriarche Constantios. Ce rituel, connu sous le titre de *Διάταξις περὶ τοῦ ἁγίου Μύρου*, a été réimprimé, en 1890, à l'occasion de la dernière consécration (4). Tiré seulement à cinquante exemplaires, il est resté à peu près inconnu du public profane. Les Chartreux ne gardent pas avec plus de vigilance le secret de leur précieuse liqueur. C'est cette mystérieuse *διάταξις* que je voudrais — quelle profanation! — livrer à la publicité. Comment a-t-elle passé à travers les

verrous du patriarcat pour venir entre mes mains, je n'ai pas à le dire. J'ai voulu simplement, avant d'aller plus loin, attirer l'attention du lecteur sur un document introuvable, et inviter en même temps la Grande Eglise à ne pas ouvrir à ce sujet d'inutiles enquêtes. Aussi bien, quelle réponse attendre de lèvres qui sont fermées pour jamais?

Le nouveau rituel comprend trois parties : 1^o l'énumération des substances, avec l'indication de la quantité à employer; 2^o la préparation immédiate de ces substances; 3^o leur consécration. Cette division est dans la nature des choses : inutile d'en rechercher une meilleure. La première partie se réduit, dans l'original, à une aride nomenclature d'une soixantaine de termes, aux formes exotiques; quelques-uns sont même accompagnés de la traduction turque. Il fallait naturellement, pour être compris des lecteurs français, faire suivre chacun de ces termes de son équivalent dans notre langue : je me suis imposé cette tâche ingrate entre toutes. De plus, la plupart de nos substances se trouvant décrites dans le *Traité des simples* d'Ibn-el-Beithar, traduit et commenté par L. Leclerc, j'ai cru bon d'y renvoyer le lecteur aussi souvent que possible (1).

I

COMPOSITION DU SAINT CHRÊME

Parmi les substances qui entrent dans la composition du Chrême, les unes doivent subir d'abord la cuisson, tandis que les autres sont mêlées aux premières sans aucune préparation particulière.

A) SUBSTANCES A FAIRE BOUILLIR (ὑλῆτι ἐψομένῃ).

1. ἘΛΑΙΟΝ ΚΑΘΑΡΟΝ : 700 okes (2). — Ce premier article se passe de com-

(1) Exod. 30, 23-31.

(2) Goar, *Euchologion*, Paris, 1847, p. 643-647.

(3) Venise, 1851, p. 159; Rome, 1873, p. 327.

(4) *Διάταξις περὶ τοῦ ἁγίου Μύρου*. Ἐν Κωνσταντινουπόλει: χωγ. — Μαρτίου 13'. Ἐκ τοῦ πατριαρχικοῦ τυπογραφείου. 8°, 16 p.

(1) Le *Traité* en question a paru dans les *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. XXIII, XXV, XXVI. 1^{re} partie. Pour abrégier, je désigne comme l'éditeur par la lettre A le t. XXIII, 1^{re} partie; par la lettre B, le t. XXV, 1^{re} partie; par la lettre C, le t. XXVI, 1^{re} partie. Le chiffre indique l'article du traité et non la page du volume.

(2) L'oka est, en Turquie, l'unité de mesure de capa-

mentaire. L'huile *pure* désigne l'huile d'olive, connue de tous.

2. ΟΙΝΟΣ ΣΤΙΦΩΝ ΜΕΛΑΣ : 200 okes. — Le *vin rouge* — les Grecs l'appellent *noir* — n'est pas moins connu ni moins apprécié que l'huile. L'orthographe *στιφών* est incorrecte; on doit écrire *στύφον*, *astringent*.

3. ἌΝΘΟΝΕΡΟΝ ἈΡΙΣΤΗΣ ΗΘΙΟΤΗΤΟΣ : 32 livres (1). — L'eau de fleurs par excellence est l'eau de fleurs d'oranger, préparée avec les fleurs du *citrus vulgaris* ou bigaridier; elle doit être, dit notre rituel, de la *meilleure qualité*.

4. ῬΟΔΟΣΤΑΜΟΝ ἈΡΙΣΤΗΣ ΗΘΙΟΤΗΤΟΣ : 40 livres. — L'eau de rose est très employée en Orient. Ibn el-Beïthar, C. 2069. Ῥόδóσταμον est la forme vulgaire pour ῥόδóσταχυμόν, ῥόδóσταχυμα, ou encore ῥόδóσταχυμός.

5. ΜΑΣΤΙΧΗ ΚΑΘΑΡΑ : 20 livres. — Le *mastic*, une des richesses de Chio, provient, comme on sait, d'incisions pratiquées au tronc et aux branches du lentisque, *pistacia lentiscus*. Ibn el-Beïthar, C. 2139.

6. ΜΕΤΖΟΥΡΒΙ ΉΙΚΟΜΜΙ ΕΥΩΔΕΣ (*Assel bend badémi*) : 20 livres. — Le *medjourni* ou *gomme odorante* n'est autre que le benjoin, *balsamum benivivum*, baume naturel obtenu par incision du styrax benjoin. Le nom turc signifie littéralement *amande de benjoin*: il s'agit donc ici du *benjoin amygdaloïde*.

7. ἌΜΟΜΟΝ (*Yéni bebâr*) : 6 livres. — La détermination de l'amomum a soulevé bien des discussions et conduit à bien des divergences. Sprengel y reconnaît le *Cissus vitiginea*. Cf. Ibn el-Beïthar, A. 695. Le nom turc, littéralement *nouveau printemps*, est celui de la *primevère*.

8. ΕΥΑΛΑΟΗΜΑΒΕΡΤΗ (*Maverdi* ou *eud-*

agbadji) : 4 livres. — Les modernes donnent le nom de *bois d'aloès* à l'agalliche des anciens. Ibn el-Beïthar, B. 1603. Mais il s'agit bien ici, comme l'indique la traduction turque, de l'aloès proprement dit; *'eud-agbadji*, comme ξυλαλότι, veut dire bois d'aloès. Par le terme de *maverti*, inconnu des lexicographes, il faut sans doute entendre l'*aloès des Barbades*, dont l'odeur assez forte ressemble à celle de la myrrhe.

9. ΠΕΠΕΡΙΑΚΟΝ (*Dari filfil*) : 4 l. 1/2. — La détermination du poivre long, *piper longum*, ne souffre aucune difficulté. Les Turcs disent également *filfil* ou *fulful*, de l'arabe *folfol*. Ibn el-Beïthar, C. 1696.

10. ΚΑΡΥΑ ἈΡΩΜΑΤΙΚΑ (*Djevç-i-bev-vâb* ou *hindistan*) : 6 livres. — Les *noix de muscades*, dont l'odeur aromatique est due à l'huile volatile qu'elles contiennent, sont produites par le *myristica officinalis*, qui croît surtout dans l'Inde. Ibn el-Beïthar, A. 526. C'est ce qui explique la seconde dénomination turque.

11. ΦΥΛΛΟΣ ἸΝΔΙΚΟΣ (*Sadj bindi* ou *Hind yapragh*) : 1 l. 1/2. — Comme tous les textes du moyen âge, notre rituel désigne sous le nom de feuille d'Inde, *folium indicum*, le *malabathrum* que Garcias a le premier reconnu et figuré. Le premier équivalent turc est emprunté à l'arabe *sâdedj*. Ibn el-Beïthar, B. 1150. Le second est la traduction exacte du grec : *yapraq* veut dire *feuille, écorce*.

12. ΕΥΑΟΚΑΣΙΑ ἩΤΟΙ ἈΓΓΕΛΙΚΗ ΒΟΗΜΙΑΣ (*Selikbi qaboughou* ou *Angéliq Kioenku* ou *Melèq Kioenku*) : 4 livres — L'*angélique de Bohème* ou *des jardins* est très riche en matières aromatiques; toutes ses parties sont employées, mais surtout la racine, qui fournit par incision la gomme-résine d'angélique. C'est la raison des deux dernières expressions turques; *Kioenku* signifie *racine*. La première est la traduction du mot grec ξυλοκασσία; la *cassia* ou *cannelle* se dit en arabe *selikha*. Ibn el-Beïthar, B. 1205.

13. ΣΤΥΡΑΞ ΥΨΡΑ (*Me'ai sailé* ou *qara*

citée pour les liquides; elle représente en poids 400 drames, c'est-à-dire 1^{re},284. Sa capacité varie naturellement suivant le poids spécifique du liquide mesuré.

(1) La livre égale 149 drames.

qisenlouq yaghy) : 4 livres. — Le *styrax liquide*, d'une odeur forte et pénétrante, s'obtient surtout du *liquidambar orientale*, et parfois de l'aliboufier, *styrax officinalis*. Me'zi dérive de l'arabe *meia'a*. styrax, et saïlé veut dire *fluide, liquide*. Ibn el-Beïthar, C. 2196.

14. ΣΜΥΡΝΑ ΚΑΘΑΡΑ (*Mourrou safi*) : 12 livres. — Un arbre rabougri, le *balsamodendron myrrha*, laisse couler librement la *myrrbe*, que la Bible, bien avant notre rituel, proclame l'une des substances les plus exquisés qui doivent composer l'huile sainte. Ici encore, l'expression turque est une simple traduction du grec. *Mourrou* vient de l'arabe *morr*, où il est facile de reconnaître le *mourr* de la Bible. Ibn el-Beïthar, C. 2102.

15. ΗΕΗΕΠΙΣ (*Qara biber, ou soulfouli ezvesti*) : 10 livres. — Comme l'indique l'équivalent turc *qara biber*, il est ici question du *poivre noir* ou poivre commun, fruit du *piper nigrum*, dont personne n'ignore la nature. La seconde expression est moins turque qu'arabe; elle traduit d'ailleurs la même idée. *Folfol* veut dire poivre, et *ezvet*, noir.

16. ΞΙΝΑΝΘΗ (*Idkhiri mekkaï ou Kia'be samani*) : 4 livres. — L'orthographe de notre $\delta\iota\kappa\tau\acute{\alpha}\nu\tau\acute{\iota}\varsigma$, pour être d'accord avec celle de tous les rituels imprimés, n'en est pas pour cela meilleure. Georges Coresius proposait déjà, il y a trois siècles, de lire $\sigma\gamma\omicron\iota\upsilon\upsilon\acute{\alpha}\nu\theta\eta$ (1). Cette forme est, en effet, la seule admissible, au témoignage même des rédacteurs de notre *Constitution*, qui traduisent $\xi\gamma\upsilon\acute{\alpha}\nu\theta\eta$ par *idkhiri mekkaï*, junc de la Mecque, *Kia'be samani*, paille de la Kaaba. Or, l'*idkhir* arabe n'est autre chose que la *schananthe* ou *junc odorant*. Ibn el-Beïthar recommande de ne pas la confondre avec le junc commun, le $\sigma\gamma\omicron\iota\upsilon\upsilon\acute{\alpha}\nu\theta\eta$ de Dioscorides. A. 29 et 65.

17. ΞΥΑΟΒΑΑΣΑΜΟΝ (*Oud balassân*) : 1 l. 1/2. — Le *bois de baumier*, dont l'agréable odeur se développe par la com-

bustion, est constitué par de minces branchages de la grosseur d'une plume à écrire, provenant de l'*amyris gilcadensis*, dit aussi *baumier de la Mekke ou de Judée*. *Oud balessân* est la forme arabe; on dit plutôt en turc *'eud balsam*. Du reste, les deux expressions signifient *bois de baume*. Ibn el-Beïthar, A. 336.

18. ἌΚΟΡΟΣ ἢ ΚΑΛΑΜΟΣ ΕΥΩΔΙΣ (*Azaq eghiri ou vedj*) : 6 livres. — Fidèle à la terminologie du moyen âge, notre rituel identifie l'acorus avec le *calamus aromaticus*; aujourd'hui, on le considère généralement comme l'*acorus calamus*, de la famille des Aroïdes. Le mot turc *vedj* est une simple transcription de l'arabe *oueddj*. Ibn el-Beïthar, C. 2270. La seconde expression, *Azaq eghiri*, littéralement *myrte d'Azof*, indique la provenance du meilleur acore « blanc, compact, ni poreux ni rongé, plein d'une odeur agréable », pour emprunter les termes de Dioscorides décrivant le *splénion* ou acore de Colchide. Diosc. I, 2.

19. ἼΡΙΣ ΦΛΩΡΕΝΤΙΝΗ (*Irissa ou Ménéqché Kieuku*) : 12 livres. — L'*iris de Florence* est une espèce trop connue pour qu'il y ait lieu de la décrire. Son odeur de violette lui a valu le nom turc de *ménéqché kieuku*, c'est-à-dire *racine de violette*. Les Arabes ont à peine modifié la forme grecque; ils l'appellent *Irissa*. Ibn el-Beïthar, A. 216.

20. ΒΑΚΧΑΡΙΣ ἢ ἌΝΤ'ΑΥΤΗΣ ἸΜΗΠΑΤΟΡΙΑ (*Safrend babâri ou Krât Kicuku*) : 6 livres. — Le baccharis de Dioscorides est considéré comme la *sclarée*; Sprengel et Fraas y voient le *gnaphalidum sanguineum*. La traduction turque indiquerait plutôt le *safra*n. Quant à l'impératoire, elle est bien connue.

21. ἈΡΙΣΤΟΛΟΧΙΑ ΒΕΡΑ (*Zèravèndi tavil*) : 1 l. 1/2. — La détermination de l'aristoloche longue, *aristolochia longa* ou *rotunda*, ne comporte aucune difficulté, non plus que la traduction turque. *Zèravèndi* ou *tchiravèndi*, suivant les dialectes, dérive évidemment de l'arabe *Zerâouend*,

(1) GOAR, *Enchologion*, p. 544, note 6.

aristoloche. Ibn el-Beithar, B, 1099. *Tavil* veut dire *long*.

22. ΚΑΡΗΘΒΑΑΣΑΜΟΝ ἢ ΚΟΥΒΕΒΗ (*Habb-oul balassân* ou *Kébâbè*): 4 livres. — Le fruit du baumier, formé par une petite drupe sèche et oléagineuse, n'est pas moins aromatique que le bois de cet arbre, déjà mentionné plus haut. L'expression *Habb-oul balassân*, littéralement *graine du baumier*, est plus arabe que turque. Quant au *couvévi* ou *kébâbè*, c'est une forme dérivée de l'arabe *habâba*, cubèbe, vulgairement *poivre à queue*. Ibn el-Beithar, C, 1879.

23. ΚΥΠΗΡΙΣ (*Topalaq Kîawuku* ou *sâd*): 6 livres. — Le *Kyperis* de Dioscorides est notre souchet odorant, *cyperus rotundus*: les Turcs l'appellent *racine ronde*, ou racine de *souche*, expression analogue à la nôtre: *topalaq* a les deux sens. Le mot *sâd* est une simple transcription de l'arabe *sou'd*, souchet odorant. Ibn el-Beithar, B, 1186.

24. ΜΥΡΙΣΙΝΟΚΟΚΚΑ (*Mersin tokhoumou*): 2 livres. — Le mot grec, composé de *μυρισινό* ou *μυρισίνη*, myrte, et *κόκκα* graines, désigne évidemment les *baies de myrte*; l'expression turque a le même sens. *Mersin* veut dire myrte, et *tokhoum*, graine, baie. Ibn el-Beithar, A, 69.

25. ΝΑΡΔΟΣ ΚΕΛΤΙΚΗ (*Sunbul frenki* ou *sunbul roumi*): 4 livres. — On n'a pas de peine à reconnaître, sous son travestissement grec, le nard celtique, nom vulgaire de la *valériane celtique*. Les Turcs l'appellent indifféremment *sunbul frenki*, nard celtique ou franc, et *sunbul roumi*, nard grec; ces deux expressions sont identiques, comme le sont d'ailleurs le nard celtique et le nard grec. Le mot *sunbul* vient de l'arabe *sonbol*, nard. Ibn el-Beithar, B, 1237.

26. ΚΑΣΣΙΑ ΜΕΛΑΙΝΑ ἢ ἌΝΤ'ΑΥΤΗΣ ΚΑΣΚΑΡΙΑΙΑ, ὅτι Εἶστι ΦΛΟΙΟΣ ἌΜΗΛΑΡΕΩΣ (*Qaranfil qaboughou* ou *Anber qaboughou*): 4 livres. — La *casse noire*, qu'il ne faut pas confondre avec la casse aromatique, est le produit du canéficier,

cassia fistula: on l'appelle noire à cause de la couleur de ses valves, dont la pulpe, également noirâtre, a une saveur légèrement aigrelette. A son défaut, notre rituel indique *l'écorce de cascarille*, qui dégage en brûlant une odeur agréable. Ce nom est donné, non point à l'écorce même de la cascarille, mais à celle du *croton eleutheria*. Les expressions turques *qarenfil* ou *qaranfil qaboughou*, écorce de girofle, et *anber qaboughou*, écorce d'ambre, désignent toutes deux la cascarille. Ibn el-Beithar, B, 836.

27. ΒΑΛΑΝΟΣ ΜΥΡΤΩΙΚΗ (*Habb-oul bân*): 1 l. 1/2. — *Μυρτοψικίη* est une orthographe vicieuse pour *μυρσεψικίη*, qu'on trouve dans Dioscorides. L'expression latine *glans unguentaria* traduit exactement le grec: la locution turque *Habb-oul bân* est empruntée à l'arabe. Ibn el-Beithar, A, 226. Les unes comme les autres désignent le fruit du *ben*, dont on extrait l'huile du même nom.

28. ΚΑΡΔΑΜΩΜΟΝ ΜΙΚΡΟΝ (*Qaqouleyi saghyr*): 6 livres. — Le *petit cardamome* est le plus recherché de tous pour ses propriétés aromatiques; aussi abonde-t-il dans le commerce. Le nom turc *qaqoulêb* vient de l'arabe *qaqoulla*, cardamome, *saghyr* est synonyme de *kutchuk*, petit. Ibn el-Beithar, C, 1722.

29. ΚΑΡΥΟΦΥΛΛΑ (*Qarenfil*): 12 livres. — Le *girofle* est bien connu. *Qarenfil* ou *qaranfil* est emprunté à l'arabe *qarenfol*. Ibn el-Beithar, C, 1748.

30. ΚΙΝΑΜΩΜΟΝ (*Tartchin*): 12 livres. — On a souvent confondu le cinnamome avec la cannelle, et notre rituel commet la même erreur. En effet, il s'agit bien ici, non du cinnamome proprement dit, mais de la *cannelle*, comme le prouve la traduction turque *tartchin*. Ce dernier mot vient de l'arabe *dâr siny*, littéralement *bois de Chine*, du persan *dâr*, qui veut dire *bois*. Ibn el-Beithar, B, 841. Si cette expression atteste bien la provenance du cinnamome et sa nature ligneuse, elle convient beaucoup moins à la cannelle, qui est surtout une écorce. *Id.* 1205.

31. ἸΑΣΣΑΡΟΝΒΕΡΟΝ (*Esàroun*): 6 livres. — L'ἰσασαρον de Dioscorides, l'*azaroun* des Turcs et l'*asàroun* des Arabes sont des termes synonymes qui désignent tous l'*asaret d'Europe* ou *cabaret*; on lui donne encore le nom de *nard sauvage*. Ibn el-Beithar, A, 61.

32. ΜΑΚΕΡΟΣ ὈΛΛΑΝΔΑΣ (*Besbasséyi hindi*): 4 livres. — La traduction turque signifie littéralement *besbâssa de l'Inde*. Or, la *besbâssa* des Arabes n'est pas le *macer* des anciens, mais le *macis* des modernes, c'est-à-dire l'arillode qui recouvre les graines de muscade. Le macis vient surtout des Moluques, et les Hollandais en font un grand commerce: d'où le qualificatif de ὀλλάνδαζ, qu'on chercherait inutilement dans Dioscorides. *Besbâssa* vient du persan *Bezbaż*, fleur de muscade. Ibn el-Beithar, A, 281; B, 1443.

33. ΤΕΡΕΒΙΝΘΟΣ ΒΕΝΕΤΙΚΗ (*Tiremendini vénédik*): 14 livres. — On reconnaîtra facilement sous les noms turcs comme sous les termes grecs la *térébenthine de Venise*, que l'on tire surtout du mélèze; elle est trop connue pour qu'il y ait lieu d'insister.

34. ἸΠΕΤΣΙΝΗ ΛΕΥΚΗ ΚΑΘΑΡΑ (*Tcham saqijî beyaz*): 28 livres. — Ces longues périphrases désignent la *poix blanche*, qui s'obtient par incisions de la *pesse* ou faux sapin: ses masses sèches, d'un blanc jaunâtre, répandent une agréable odeur de térébenthine.

35. ΜΥΡΟΒΑΑΝΟΝ ΚΑΘΑΡΟΝ (*Hélileyi hindi*): 4 livres. — Le *myrobalan*, ou, comme il faudrait écrire, le *myrobalan*, comprend plusieurs espèces. Celle qui est ici désignée est l'espèce noire, appelée encore *indienne* ou *petite*. Le nom turc vient de l'arabe *Héliledj*. Ibn el-Beithar, C, 2261.

36. ΣΑΜΠΥΧΟΣ ἢ ΜΑΝΤΖΟΥΡΑΝΑ (*Merzendjouch*): 4 livres. — De tous ces termes, le premier seul est grec; on le trouve dans Dioscorides sous la forme neutre *σάμψυγον*. Il désigne la *marjolaine*, la *mangiorana*, comme disent les Italiens

et les Grecs modernes après eux. Le nom turc doit être rapproché de l'arabe *merzendjouch* ou *merzendjous*. Ibn el-Beithar, C, 2100.

37. ΛΑΔΑΝΟΣ ΚΑΘΑΡΑ (*Ladéni qyrynty*): 20 livres. — Le *ladanum* est un arbuste dont les feuilles sécrètent, au printemps, une matière résineuse; on la recueille au moyen de doubles courroies de cuir que l'on agite sur le végétal. L'expression turque *ladéni qyrynty*, littéralement *tablettes de ladanum*, vient évidemment de l'arabe *lâden*, dérivé lui-même du grec. Ibn el-Beithar, C, 1899.

38. ΣΤΑΧΥΣ ΝΑΡΔΟΥ ἸΝΔΙΚΟΥ (*Sunbul hindi*): 4 livres. — Le grec *στάχυς*, le latin *spica* et l'arabe *sonbol* sont des termes synonymes: ils signifient le *nard* en général. Ibn el-Beithar, B, 1237. Ἰνδικός ou *hindi* marque l'espèce, c'est-à-dire le *nard indien*, bien différent du *nard celtique*, que nous avons déjà rencontré.

39. ΛΙΒΑΝΟΣ ΛΕΥΚΟΣ (*Qissinlouq beyaz*): 20 livres. — Le *libanos* de Dioscorides est l'*encens* des modernes, qui est produit par plusieurs arbres de la famille des *térébinthacées*, particulièrement par le *Boswellia serrata*. En pratiquant dans l'écorce une incision, on voit s'écouler un suc blanchâtre (*λευκός*) qui se durcit en belles larmes d'une grande pureté. Les Arabes le nomment *kondor*. Ibn el-Beithar, C, 1974. Les Turcs préfèrent la forme *kunluk* à celle que donne notre rituel.

40. ΖΗΓΓΙΒΕΡΙΣ ΛΕΥΚΗ (*Zendjebil beyaz*): 12 livres. — On aura reconnu sous sa forme grecque notre *gingembre*, à l'odeur camphrée et aromatique. Il comprend, comme on sait, deux variétés: le gris ou noir et le blanc: c'est ce dernier qui est ici désigné (*λευκός*). *Zendjebil* est le mot arabe; les Turcs disent de préférence *zendjéfil*. Ibn el-Beithar, B, 1125.

41. ΖΑΡΝΑΒΑΣ (*Zouroumbâd*): 5 livres. — Le *Zarnâvas* grec, bien proche parent de l'*arnabo* de Paul d'Égine, a été assimilé au *zerneb*, plante grêle, aromatique et odorante, dont la détermination a été longue

à se faire. Ibn el-Beïthar, B, 1098. Sérapion en parle sous le nom de *zêrumbet*. De même, notre rituel, en traduisant *zar-nâvas* par *zouroumbâd*, venu de l'arabe *zeronbad*, assimile cette plante au *curcuma zêrumbet*, sur lequel on peut voir Ibn el-Beïthar, B, 1097. L'odeur du zêrumbet est analogue à celle du gingembre; aussi l'appelle-t-on vulgairement *gingembre sauvage*.

42. ΤΥΛΛΙΣ (*Hulbé* ou *Boï tokboumou*): 4 livres. — L'orthographe τύλλις est incorrecte; c'est τῆλις qu'il faut lire. De même, la traduction turque donnée par le rituel, *Halabé topoï tokboumou*, est une véritable énigme; on doit écrire *Hulbé* ou *Boï tokboumou*, deux expressions synonymes pour désigner le τῆλις, autrement dit le *fenugrec*. *Hulbé* vient de l'arabe *Holba*, synonyme de τῆλις. Ibn el-Beïthar, A, 682.

43. ἘΛΕΝΙΟΝ (*Adjy Kieuku*): 4 livres. — L'*bélénium* ou *aunée* est une plante bien connue: sa racine, appelée dans les officines *inula campana*, a une odeur aromatique et une saveur amère. Aussi les Turcs appellent-ils cette plante *adjy kieuku*, c'est-à-dire *racine amère*. Les Arabes lui donnent le nom de *rassen*. Ibn el-Beïthar, B, 1017.

B) ESSENCES A MÉLER AUX PRÉCÉDENTES APRÈS LEUR CUISSON

44. ἘΛΑΙΟΝ ΚΙΝΑΜΩΜΟΥ ΣΕΙΑΝΙΚΟΝ (*Tartchin Yaghy*): 1 l. 1/2. — Nous avons vu plus haut que notre rituel confondait le cinnamome avec la cannelle; il est bon de rappeler ici cette remarque. L'expression grecque, comme le prouve d'ailleurs l'équivalent turc, doit être traduite par *huile de cannelle de Ceylan*, et non point par *huile de cinnamome de Ceylan*, comme l'exigerait le vrai sens de κινάμωμον. Le mot turc *yagh*, que nous rencontrerons plus d'une fois encore, signifie *huile*.

45. ἘΛΑΙΟΝ ΚΑΡΥΟΦΥΛΛΩΝ: 1 l. 1/2. — Il s'agit de l'*huile de giroflée*, qui entre

dans la préparation d'un grand nombre de baumes. Ibn el-Beïthar, B, 915.

46. ΜΟΣΧΟΚΑΡΥΟΕΛΑΙΟΝ ὈΛΙΑΝΔΑΣ ΠΗΚΤΟΝ (*Hindistan djevzi yaghy*): 3 livres. — Ces longues locutions désignent l'*huile de noix de muscades*. Μοσχολόζουον est, en effet, le nom vulgaire de la muscade. Quant à l'épithète πηκτόν, *grasse, épaisse*, elle fait naturellement songer à notre locution: *beurre de muscade*.

47. ΒΑΣΣΑΜΟΝ ΜΕΚΚΑΣ ἩΤΟΙ ΒΑΣΣΑΜΕΛΑΙΟΝ (*Kia'bé bèlèsâni* ou *pelessenq yaghy*): 14 livres. — Le *baume de la Mekke* est bien connu: il entre dans la composition de la plupart des onguents et mixtures aromatiques de la pharmacopée. Les deux expressions turques veulent dire littéralement, la première *baume de la Kaaba*, la seconde *huile de baume*; elles traduisent donc exactement le grec.

48. ῬΟΔΕΛΑΙΟΝ Ἡ ΕΛΑΙΟΝ ΤΡΙΑΝΤΑΦΥΛΛΟΥ (*Gul aghadjy yaghy*): 200 drames (1). — L'*huile de roses* — ῥόδον et τριανταφυλλόν signifient *rose* — est fournie surtout par les espèces *rosa damascena*, *sempervirens* et *moschata*; la plus renommée est celle qui provient du versant septentrional des Balkans. *Gul aghadjy* veut dire *rosier*. Ibn el-Beïthar, B, 911.

49. ἘΛΑΙΟΝ ΜΑΚΕΡΙΣ (*Besbasseyi hindi yaghy*): 21 drames. — Comme le prouve l'équivalent turc, il s'agit ici de l'*huile de macis*, contenue dans l'arillode des graines de muscade. On a déjà vu que le macis des modernes ne devait pas être confondu avec le macer des anciens.

50. ἘΛΑΙΟΝ ΚΥΤΡΟΥ: 70 drames. — Κύτροον est une forme incorrecte pour κίτροον. L'*huile de citron* est l'objet d'un long article dans le *Traité* d'Ibn el-Beïthar, B, 945.

51. ἘΛΑΙΟΝ ΚΑΡΠΟΒΑΣΣΑΜΟΥ: 35 drames. — Le fruit du baumier, *carpobalsamon*, renferme une amande d'un goût agréable et aromatique, dont on extrait une huile très recherchée.

(1) La drame vaut environ 3^{es}, 21.

52. ἙΛΑΙΟΝ ΣΑΜΨΥΧΟΥ : 36 drames. — *Sampsychon*, nous l'avons vu, est le nom grec de la marjolaine. L'*huile de marjolaine* serait, d'après Dioscorides, un composé de cette substance; mais Ibn el-Beïthar indique un procédé de composition qui nécessite l'emploi de plusieurs autres essences, B, 891.

53. ἙΛΑΙΟΝ ΔΑΦΝΗΣ : 70 drames. — L'*huile de laurier*, le δαφνέλαιον des médecins grecs, est extraite, comme on sait, des baies du laurier commun, *laurus communis*. Ibn el-Beïthar, B, 922.

54. ἙΛΑΙΟΝ ΔΕΝΔΡΟΛΙΒΑΝΟΥ : 35 drames. — Le *dendrolibanon* est le nom grec du romarin, *ros marinus officinalis*, le *libanotis* de Dioscorides, dont la forte odeur aromatique est analogue à celle du camphre. Ibn el-Beïthar, A, 129.

55. ἙΛΑΙΟΝ ΝΑΡΔΟΥ ἢ ΛΕΒΑΝΤΑΣ : 35 drames. — La grande lavande porte souvent le nom de faux nard: l'*huile de nard* et l'*huile de lavande* désignent donc une seule et même essence: celle-ci est d'ailleurs très commune.

56. ΜΟΣΧΟΣ ἸΝΔΙΚΟΣ (*Misqi bindi*) : 40 drames. — La substance ici désignée sous le nom de *musc indien* doit être assimilée au *musc de Chine* ou *musc Tonkin*, si répandu dans le commerce. Ibn el-Beïthar en parle très longuement, C, 2127.

57. ἈΜΗΛΙΤΙ (*Auber beyaz*) : 65 drames. — En dépit de la traduction turque qui signifie littéralement *ambre blanc*, il s'agit ici de l'*ambre gris* ou *vrai*, « le roi des parfums », comme l'appelle Ibn-Hassân. Du reste, l'*ambre gris* se nomme parfois *ambre blanc*, tandis que cette dernière appellation n'est jamais donnée à l'*ambre jaune* ou *succin*. Ibn el-Beïthar, B, 1587.

Nous voici enfin parvenus, non sans fatigue, au terme de notre longue énumération. Il suffit de mettre en regard la liste qu'on vient de lire et celle que fournissent les Euchologes ordinaires pour s'apercevoir aussitôt de leurs divergences comme aussi

de leurs nombreux points de similitude. Parmi les trente-huit substances indiquées par les dernières éditions de l'Euchologe (1), trente et une se retrouvent dans notre liste sous une forme identique ou à peine défigurée. Il faudrait, pour expliquer les sept autres, être en possession d'un texte bien établi, où les leçons des divers manuscrits rapprochées les unes des autres fourniraient un moyen de contrôle. A défaut de cette édition, que le monde savant attendra sans doute longtemps, toute tentative d'explication basée sur le *textus receptus* risque fort d'être infructueuse, ou tout au moins téméraire. Les conjectures demeurent pourtant permises. Goar en a proposé un certain nombre qui veulent être examinées.

D'accord avec Georges Coresius, le savant éditeur de l'Euchologe préfère κόστος à κόρυς. Cette leçon, fournie d'ailleurs par bon nombre de manuscrits, a toutes les vraisemblances en sa faveur. On employait le *costus* comme aromate et comme parfum. Κόρυς signifiant en général *jonc*, on aurait pu songer au *jonc odorant*, si cette substance ne se trouvait indiquée plus bas sous le terme incorrect d'ἐχινάθητι. — Μητσόκοκκx ou μαστόκοκκx sont des formes évidemment altérées. Coresius suggère μαστόκοκκx, que Goar s'empresse d'adopter. Ne vaudrait-il pas mieux lire μαστοκόκοκκx, *baies de myrte*? une abréviation mal résolue aura sans doute introduit une forme barbare. — L'édition vénitienne écrit καγγζέων: celle de Rome, à la suite de Goar, adopte καγγζέων. Les deux formes paraissent venir de καγγζύων, génitif pluriel de καγγζύς qui veut dire *graine de romarin*. — Goar, suivi par du Cange, transforme πετίτω en πατητω, nom d'une gomme résine que ces deux érudits n'ont pas réussi à déterminer. — Ζουτομπζ paraît être une simple altération de ζουζωμπζ, nom turc du *zèrrumbet*, comme nous l'avons vu plus haut. — Ἀκέρου, d'après Goar, est mis pour ἀκόρου, *acorus*, que nous avons également rencontré. — Le même Goar voit dans βόγου

(1) Venise, 1851, p. 159; Rome, 1873, p. 327.

une orthographe incorrecte de *βόλχου*, *bdellium*. Cette hypothèse est fort plausible. *Βόλχος* présente, en effet, la plus grande ressemblance avec *moql*, nom arabe du *bdellium*. La conjecture de Coresius, *βότρος* ou *βότρως*, est beaucoup moins acceptable.

On ne sera point surpris de ces nombreuses divergences si l'on veut bien se rappeler combien de formes incorrectes ont déjà été introduites dans notre *διάταξις*, dès sa seconde édition. D'autre part, il est bien avéré que la matière du Chrême a subi, chez les Grecs, des variations infinies. Qui sait? A la prochaine consécration, qui ne saurait tarder, la Grande Eglise ajoutera sans doute de nouvelles substances aux 57 déjà employées, maintenant surtout que celles-ci vont être connues des profanes. Ou je me trompe fort, ou cette innovation, non plus que tant d'autres, n'a pas été prévue par les canons des sept premiers Conciles.

II

PRÉPARATION DU CHRÊME

A voir le grand nombre des substances employées par les Grecs dans la composition du chrême et leur extrême cherté, le lecteur n'aura pas manqué de tirer cette conclusion, que la bénédiction de la précieuse matière ne doit pas être fréquente. Par le fait, au lieu de la renouveler tous les ans, à l'exemple des catholiques latins ou orientaux, la Grande Eglise ne l'accomplit qu'à de longs intervalles. Dans la seconde moitié du siècle qui s'achève, cette cérémonie a eu lieu quatre fois : en 1856 (1), en 1865 (2), en 1879 (3) et en 1890 (4). Voici comment la chose se passe.

Deux ou trois mois avant la date fixée pour la consécration, le patriarche, d'accord avec le Saint-Synode, institue un

comité d'organisation (*ἐπιτροπή*) chargé de recueillir les fonds nécessaires à l'achat non moins qu'à la préparation des diverses substances. Chez les Grecs, avides d'autorité et jaloux de liberté, rien ne se fait sans *ἐπιτροπία*. Celle du saint chrême — c'est ainsi qu'on l'appelle — compte toujours parmi ses membres un chef pharmacien qui porte le titre de *μυρεψός* ou « parfumeur » de la Grande Eglise. La charge de *μυρεψός*, fort enviée des mille pharmaciens de la capitale, constitue une sorte de prélature laïque, dont l'investiture est donnée par une bénédiction solennelle, ou même, comme disent les Grecs, par une *ordination* (1). Au titulaire de cette fonction est dévolue la direction suprême dans la préparation matérielle du chrême ; c'est là son grand privilège. J'allais oublier de dire que son ordination lui donne le droit de garder, au nom du secret professionnel, un silence superbe, quand on va lui poser la moindre question sur la pharmacopée chrismale.

A peine instituée, la « Commission du chrême », avec l'appui du patriarche, provoque des souscriptions au sein de toutes les communautés grecques de Turquie ou « de la dispersion » (*ἐν τῇ διασπορᾷ*) (2). Son appel ne manque jamais d'être entendu. Autochtones et homogènes rivalisent de zèle et adressent aussitôt au Phanar, qui 10, 20, 50, 100, voire 500 livres-turques, qui tout le vin nécessaire, qui l'huile d'olive, qui telle ou telle essence aromatique (3). Tous ces envois sont centralisés par la Commission. Les dons en nature sont acheminés sous un élégant pavillon en bois construit tout exprès contre le mur septentrional du péribole de l'église patriarcale (4). C'est là aussi que sont transportées, à l'heure voulue, les sept

(1) *Ἐγχειροβέτησεν*, est-il dit du patriarche Sophronio^s instituant, en 1865. M. Thomadès comme *μυρεψός*. Cf. *Ἐκκλ. Ἀγίθε:α*. X (1890), p. 18.

(2) *Ibid.*, p. 34.

(3) Voir, pour la dernière consécration, des exemples d'offrandes dans la revue citée, p. 34. 58-59, 82.

(4) Le *περίβολος* est un espace clos qui entoure une église, et dont l'enceinte est formée par un mur ou par des bâtiments contenant les appartements du clergé, une école, une bibliothèque, etc.

(1) B. D. KALLIPHON, *Ἐκπαιδευτικὰ καὶ Ἐκκλησιαστικὰ*, Constantinople, 1867, p. 152.

(2) *Ibid.*, p. 238.

(3) *Ἐκκλησιαστικὴ Ἐπιθεώρησις*, *περ:οδ.* IV, t. 1^{er}, p. 171-174.

(4) *Ἐκκλησιαστικὴ Ἀγίθε:α*. X (0), p. 98 et 106.

grandes chaudières, offertes en 1807 par la corporation des Sarafs, pour faire bouillir les ingrédients (1). Par les soins de la Commission, les parois de ce pavillon sont tapissées de branches de laurier, du sein desquelles se détachent, débris d'une civilisation disparue, de vieilles icônes byzantines, aux poses hiératiques, au teint noirci par le temps non moins que par la fumée. De la voûte descendent des lustres, aux branches fléchissant sous le poids des lampes, qui se rencontrent, un peu au-dessus du sol, avec des chandeliers disposés symétriquement autour des chaudières (2). Au centre du pavillon, on place une crédence, et, sur celle-ci, deux vases en forme de fiole cylindrique légèrement renflée vers la base, sans anse, au col étroit, mais un peu allongé : ce sont des *alabastres*, rappelant par leur forme comme par leur nom le vase dont Madgeleine répandit le parfum sur la tête et les pieds du Sauveur (3); l'un est plein d'huile, l'autre de vin. Entre ces deux vases, une corbeille, aux tresses garnies de fleurs, renferme, déjà réduites en poussière, une certaine quantité de plantes odorantes. Aux quatre angles de la table, quatre chandeliers d'argent.

Le Lundi-Saint, au matin, tout est prêt. Au foyer des chaudières, on a entassé, pour les sauver de la profanation, toutes les icônes détériorées qui gisaient, depuis la dernière consécration, dans la poussière des magasins ou des sacristies. Les cierges sont allumés, les lampes brûlent. Une extraordinaire animation remplit le péribole de l'église patriarcale, tandis qu'à l'intérieur on achève la messe des présancés, la seule messe qu'on doive célébrer aux fêtes du Carême. De pieux orthodoxes, des étrangers sont accourus de tous les points de la capitale et assiègent la grille qui forme l'enceinte du pavillon. Aux fenêtres des maisons voisines, aux fenêtres

mêmes du palais patriarcal, des groupes de femmes allongent la tête (1).

Soudain, la voix des chantres devient plus aiguë, plus glapissante, plus nasillarde que jamais. Un huissier — on l'appelle *εὐταξίας* — fend la foule, en tête d'un pompeux cortège de clercs, de diacres, de prêtres, de métropolitains, suivis du patriarche en personne. Pour tout ornement, le titulaire du trône œcuménique porte l'étole et le pallium. Arrivée au pavillon du chrême, la procession s'arrête.

Le patriarche bénit de l'eau (*τελεῖ τὸν μικρὸν ἱγιασμὸν*) et en asperge tous les objets qui doivent servir à la préparation du chrême, à commencer par les chaudières. Alors s'ouvre la cérémonie proprement dite.

L'archidiacre : *Bénis, Seigneur.* — Le patriarche : *Béni soit notre Dieu à jamais, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen. Gloire à vous, ô notre Dieu, gloire à vous.* Suivent les autres prières initiales de toute fonction liturgique : *Roi des cieux.* — *Dieu saint* (trois fois). — *Gloire au Père.* — *Très sainte Trinité.* — *Notre Père* (2). Après la conclusion : *Car c'est à vous, récitée par le patriarche, le clergé chante les tropaires suivants :*

2^e ton pl. : « Tu es béni, ô Christ, notre Dieu ! Tu as transformé des pêcheurs en docteurs universels en leur envoyant l'Esprit-Saint, et, par eux, tu as pris dans tes filets le monde entier. Dieu de bonté, gloire à toi ! » (Deux fois) (3).

Même ton : « En venant confondre les langues, le Très-Haut avait dispersé les nations ; en répandant les langues de feu, il a ramené tous les peuples à l'unité. Aussi, d'une voix unanime, nous glorifions l'Esprit de toute sainteté (4). »

1^{er} ton : « En ce jour nous commençons, Seigneur, à préparer le Chrême sacré ; c'est avec foi et piété que nous t'adressons nos

(1) *Ἐξζλ. Ἀλήθεια*, X, p. 83.

(2) Cf. *Ibid.*, p. 98; *Ἐξζλ. Ἐπιθεώρησις*, 4^e pér., t. I^{er}, p. 172.

(3) Marc, xiv, 3; Joan., xi, 5.

(1) *Ἐξζλ. Ἐπιθεώρησις*, loc. cit.

(2) *Ἐξζλ. Ἐπιθεώρησις*, Rome, 1876, p. 1 et *alibi passim*.

(3) Ce tropaire n'est autre que l'*apolytikion* de la Pentecôte. Cf. *Ἐξζλ. Ἐπιθεώρησις*, Rome, 1883, p. 394; Venise, 1890, p. 188.

(4) *Kontakion* de la Pentecôte. *Ibid.*, p. 400 et 191.

prières, ô source inépuisable de sanctification; rends-nous dignes, par ta grâce, Dieu de miséricorde, de mener à bonne fin cette entreprise.

» Gloire au Père. — Maintenant et toujours. »

2^e ton : « En préparant ce Chrême sacré, nous te prions, Seigneur, de le sanctifier et de le parfaire par ta grâce toute gratuite; puissent ceux qui recevront son onction être comblés des dons de ton Esprit Saint; qu'ils aient en partage la sagesse, la prudence et la crainte de Dieu, la foi et la charité, la joie et la paix, la patience, la bénignité et la bonté, la chasteté et la douceur: qu'ils vivent de l'esprit et agissent de même, selon ta sainte volonté. »

Pendant le chant des tropaires, le patriarche encense les chaudières et tous les autres objets. Prenant ensuite l'*alabastron* d'huile, il en verse le contenu dans les chaudières, par trois fois, en forme de croix, et en quantité égale dans chaque chaudière. Il verse de même l'*alabastron* de vin et la corbeille de plantes et de fleurs aromatiques. Des prêtres et des diacres désignés à cet effet versent également de l'huile et du vin dans des proportions déterminées. Dès qu'ils ont fini, le patriarche bénit les chaudières par un simple signe de croix, accompagné de la formule ordinaire: *Au nom du Père*, etc. Prenant alors dans la main droite le petit chandelier à trois branches, τριχρῖον, et, dans la main gauche, le chandelier à deux branches, διχρῖον (1), il allume lui-même le foyer sous chaque chaudière.

Tout aussitôt commence la lecture des Evangiles et des Actes des Apôtres, qui devra se poursuivre jour et nuit, sans discontinuer, jusqu'au matin du Jeudi-Saint. Le premier chapitre de saint Matthieu est lu par le patriarche; les chapitres suivants par les métropolitains à tour de rôle, par le grand Protosyncelle, par le premier secrétaire du

Synode, par les curés du patriarcat et ceux des paroisses de la capitale. Seulement, quand le dernier des métropolitains a lu son chapitre, il y a une courte interruption; le patriarche récite l'*apolyxis* ou prière finale et se retire avec son clergé. La lecture n'est faite que par des prêtres. Les diacres cependant ne restent pas inactifs. Leur principal rôle, durant ces trois jours, sera d'aider les pharmaciens à broyer les plantes aromatiques avec des instruments bénits tout exprès et à les délayer dans l'huile et le vin, qu'ils versent par intervalles dans les chaudières, avec des précautions infinies. Il faut, en effet, que la cuisson soit terminée en trois jours, et que, durant tout ce temps, il y ait toujours au-dessous de l'huile une épaisseur de cinq doigts de vin.

Le Mardi-Saint, après la messe des Pré-sanctifiés, même cérémonie que la veille. Le patriarche se rend avec tout son clergé au pavillon du chrême et y récite les prières ci-dessus indiquées: seulement, il ne fait pas la bénédiction de l'eau. Après avoir versé lui-même dans les chaudières une certaine quantité d'huile, de vin et de substances aromatiques, il lit le premier chapitre de l'Evangile selon saint Marc, que les évêques continuent après lui, et se retire.

Le Mercredi-Saint, au matin, la cuisson proprement dite est achevée. On décante le Chrême pour le laisser refroidir et pour le clarifier. Après qu'on l'a remis dans les chaudières, le patriarche arrive avec son cortège ordinaire d'évêques, d'archimandrites, d'higoumènes, de prêtres et de diacres. Le *Trisagion* récité, le clergé entonne le tropaire suivant:

2^e ton : « Dieu qui précèdes les siècles, Père tout-puissant; Fils unique, splendeur du Père; Esprit coéternel procédant du Père, Trinité sans commencement, Unité en trois personnes, indivisible nature qui parfaits et conserves toutes choses, nous t'adorons, nous te remercions de nous avoir permis, par ta grâce céleste, de préparer ce chrême pour la gloire de ton saint nom et la joie de ceux qui croient en toi. »

(1) Le rituel désigne ces deux chandeliers par le terme unique de διχρῶς-τριχρῶν, qui est intraduisible en français. Le premier représente les trois personnes divines, tandis que le second figure les deux natures de Jésus-Christ.

Dès que le tropaire est terminé, le patriarche verse dans les chaudières les essences indiquées plus haut sous la lettre B, et qu'on a eu soin de réunir dans deux *alabastra*. Il récite ensuite la prière finale de la Pentecôte. *Toi qui, sous la forme de langues de feu* (1), et se retire. Avant la fin du jour, on verse le Chrême dans des vases de cuivre disposés sous le pavillon.

III

CONSÉCRATION DU CHRÊME

Le Jeudi-Saint, de très bonne heure, les membres du Saint-Synode et du clergé inférieur se réunissent dans le grand salon du palais patriarcal. Chacun revêt ses plus beaux ornements, et on se rend au pavillon du Chrême. Là, une imposante procession s'organise. En tête, la croix, escortée de diacres portant des éventails; puis, des prêtres chargés de vases pleins de Chrême que ne cessent d'encenser, de part et d'autre, une double file de diacres; enfin, les évêques et le patriarche. Le chœur chante, durant le parcours, l'*apolytikion* du patron de l'église, c'est-à-dire de saint Georges le Tropoléophore. Arrivé à l'église, le cortège gagne le sanctuaire, derrière l'iconostase, par la porte de gauche. On a déjà placé sur l'autel de la prothèse un *alabastron* de Chrême, provenant de la dernière consécration; vis-à-vis de celui-là, on met un alabastron de chrême nouveau. Les autres vases sont disposés à terre tout autour de la prothèse. Alors commence la messe, où le patriarche concélébre avec tout son clergé.

A l'Offertoire, la *grande entrée*, ou, en d'autres termes, la procession des oblats, est particulièrement solennelle. Elle se fait dans l'ordre suivant: en tête, derrière la croix et les acolytes, des diacres avec des encensoirs et le grand archimandrite tenant dans ses mains l'alabastron du Chrême déjà consacré; à la suite, le Protosyncelle portant un alabastron de Chrême nouveau

et des prêtres portant les autres vases; de chaque côté, des diacres avec des éventails; enfin, les ministres avec les oblats. En face de la porte centrale de l'iconostase, le cortège s'arrête: le patriarche s'avance et reçoit des mains du grand archimandrite l'alabastron de Chrême consacré, le baise avec respect et le place sur l'autel, à droite du calice; à la gauche, il met l'alabastron de Chrême nouveau que lui présente le Protosyncelle. Tout autour de l'autel, on dispose les autres vases, et la messe continue.

Un peu après la Consécration, entre le memento des vivants et celui des morts, la fonction sacrée subit une interruption. Au lieu de poursuivre en disant: *Πάντων τῶν ἁγίων μνημόνευσαντες*, l'archidiacre s'écrie: *Soyons attentifs*. A ce moment, le patriarche monte à l'autel et brise le sceau qui ferme l'orifice de l'alabastron plein de Chrême nouveau. Trois fois il bénit celui-ci en disant: *Au nom du Père*, etc. Il bénit de même, après avoir brisé leur sceau, tous les vases de Chrême. Pendant ce temps, le clergé chante le tropaire suivant:

2^e ton. *Hirmus*: "Ὅτε ἐκ τοῦ ξύλου. « Que la crainte et la joie, qu'une sainte ardeur nous anime, chrétiens, dans les parvis de Dieu; en ce jour, un auguste mystère s'accomplit: le Chrême de l'onction, le sceau des dons divins est consacré par les pieuses mains des pontifes. Rendons gloire à notre Dieu, car il nous a faits ses enfants par l'onction de l'huile d'allégresse.

» Tribus saintes de prêtres, guides du peuple fidèle dans la cité du Dieu vivant, accomplissez ce mystère en tremblant, purifiez vos cœurs, lavez vos mains, entourez d'une foi respectueuse le chrême que l'on prépare. En ce moment, par la volonté divine, tout le chœur des apôtres vient étendre les mains avec nous.

» Salut, épouse immaculée de Dieu; cet Esprit dont l'effusion te permet de dire *abba*, père, le Chrême va le renouveler dans tes entrailles. Voici le sceau indélébile, voici la grâce qui approche; au milieu de toi paraît le Christ, ton roi. Puisses-tu voir, dans son royaume, les

(1) Τυπικὸν τῆς Μεγάλης Ἐκκλησίας, Constantinople, 1888, p. 407.

enfants de tes enfants s'enivrer des parfums du Chrême.

»Gloire au Père.—Et maintenant. »*Même ton* : « Toi qui reposes au sein du Père, Verbe de Dieu, fais descendre la grâce de ton Saint-Esprit sur ce Chrême préparé en ton nom afin de le parfaire et de le sanctifier. Que tous ceux qui en recevront l'onction soient jugés dignes de devenir enfants de Dieu et héritiers de ta souveraine félicité. »

Les tropaires achevés, l'archidiacre s'écrie encore : *Soyons attentifs*, et le patriarche bénit de nouveau le Chrême par trois signes de croix, en ajoutant : *Au nom du Père*, etc. Quand il a fini, le second diacre (δευτερεύων) récite à haute voix les versets suivants, entrecoupés par un répons que chantent sur le ton grave (3^e ton plagal) le patriarche et les évêques.

∩ Ah ! qu'il est doux, qu'il est agréable pour des frères d'habiter ensemble (1).

∩ Que la grâce du Père sans principe soit avec toi, Chrême divin.

∩ C'est comme le parfum répandu sur la tête, qui descend sur la barbe, la barbe d'Aaron.

∩ Que la grâce du Fils, Verbe de Dieu, soit avec toi, Chrême divin.

∩ Qui descend sur le bord de son vêtement comme la rosée de l'Hermon descend sur les montagnes de Sion.

∩ Que la grâce de l'Esprit de sainteté et de perfection soit avec toi, Chrême divin.

Le troisième diacre (τριτεύων) : *Prions le Seigneur*. Le patriarche et les évêques, fléchissant le genou, lisent alors une belle prière, le premier à haute voix, les autres tout bas. Comme cette oraison est très longue et qu'elle se trouve dans l'Euchologe, à la portée de tous, je n'en donnerai point ici la traduction. Elle commence par ces mots : Κύριε τοῦ ἐλέους (2). Quand il a fini, le patriarche ajoute : *La paix soit avec tous*. Le diacre dit : *Inclinons la tête devant le Seigneur*, et le patriarche lit tout

bas la seconde prière de l'Euchologe : Σοὶ, τοῦ θεοῦ τῶν ὀλῶν (1).

Après cette prière, le clergé chante les tropaires qui suivent :

1^{er} ton : « Tous les dons ont l'Esprit-Saint pour auteur : c'est lui qui inspire les prophètes, qui fait les prêtres, lui qui a enseigné aux ignorants la sagesse et changé des pêcheurs en théologiens, lui qui tient réunis tous les membres de l'Eglise. O Paraclet, consubstantiel au Père et au Fils, assis au même trône, gloire à toi ! »

2^e ton : « Par les prophètes, tu nous a annoncé la voie du salut ; par les apôtres, tu as fait luire, ô Sauveur, la grâce de ton Esprit. Tu es notre Dieu avant le temps, notre Dieu après cette vie, notre Dieu pour tous les siècles. »

2^e ton plagal : « En ce jour, on bénit le Chrême de la grâce ; les mortels, en recevant le baptême du Christ, sont sanctifiés par l'Esprit ; la grâce de l'adoption leur est communiquée. A ce parfum, les puissances du ciel, là-haut, tressaillent, Bérial frémit, l'univers tremble. Et nous, dans le rayonnement de nos âmes, nous chantons avec foi : Béni soit le Christ, notre Dieu, notre Seigneur, dont la miséricorde est immense ! »

Gloire au Père, etc., 2^e ton : « Dieu qui précèdes les siècles, Père tout-puissant ; Fils unique, splendeur du Père ; Esprit coéternel procédant du Père, Trinité sans commencement, Unité en trois personnes, indivisible nature qui parfais et sanctifies toutes choses, nous t'adorons, nous te remercions de nous avoir permis, par ta grâce céleste, de consacrer ce Chrême pour la sanctification des fidèles et la gloire de ton nom très saint (2). »

Et maintenant, etc. « Nous avons vu la vraie lumière, nous avons reçu l'Esprit d'en haut, nous avons trouvé la foi véritable. Adorons l'indivisible Trinité, car c'est elle qui nous a sauvés. »

Les tropaires finis, le patriarche bénit encore le Saint Chrême par un triple

(1) Ps. 132.

(2) *Euchologe*, Venise, 1851, p. 157 ; Rome, 1873, p. 325. Cf. GOAR, p. 628.

(1) *Euchologe*, *ibid.*

(2) Comparez le tropaire ci-dessus, p. 1394.

signe de croix en disant : *Au nom du Père, etc.*, puis il couvre l'alabastron et les autres vases. De retour à l'autel, il donne la bénédiction au peuple avec le chandelier à trois branches, et la messe continue à partir de : Πάντων τῶν ἁγίων μνημονεύσαντες.

La consécration du Chrême est terminée. Il ne reste plus qu'à le transporter à la myrothèque. Après la messe, le patriarche remet à deux évêques les *alabastro* placés sur l'autel; les prêtres prennent les autres vases, et la procession, formée aussitôt, se dirige par le milieu de la nef, au chant du psaume 44 : *Eructavit cor meum*, vers un édifice en pierre, superbement restauré par le patriarche Joachim III, au rez-de-chaussée de l'hôtel dit « de la Nation » (1). Là se trouvent douze grandes amphores (πίθοι) au fond desquelles le patriarche commence par verser, un peu dans chacune, l'alabastron du Chrême *préconsacré*. Il y

verse ensuite tout le Chrême nouveau et scelle chaque amphore d'un cachet de cire (1). Un fonctionnaire spécial, le *μυροδότης*, était autrefois chargé de la garde du Saint Chrême (2). Cette dignité a depuis longtemps disparu. Aujourd'hui, la chancellerie patriarcale envoie elle-même aux éparchies et aux Eglises autocéphales qui veulent bien l'accepter le Chrême dont elles ont besoin.

Arrêtons ici cette étude déjà longue. Elle devrait, pour être complète, embrasser le rituel des autres groupes orthodoxes, de l'Eglise russe surtout. Mais ce rituel n'offre aucune particularité remarquable. Comme on peut le voir dans le livre accessible à tous de A. v. Maltzew, les Russes eux-mêmes s'en tiennent encore à l'ancien formulaire de la Grande Eglise, publié par Goar (3).

L. PETIT.

Kadi-Keui.

PROSCYNÈME D'UN PÈLERIN A HÉBRON

Les *Echos d'Orient* ont publié précédemment (2) une série d'inscriptions relevées dans la grotte du Mont-Carmel, appelée l'*Ecole des prophètes*. Ce sont des invocations gravées sur les parois au nom des pèlerins qui se recommandaient à Dieu par l'intermédiaire d'Elie.

L'église d'Abraham à Mambrée, près d'Hébron, était, à la même époque, visitée par les pèlerins, et les abords de la basilique furent sans doute couverts d'invocations du même genre. On pouvait du moins le soupçonner par quelques fragments de noms relevés sur les débris utilisés dans la réfection de la margelle du puits.

Un fellah, en construisant une cabane dans les ruines, a mis à jour deux fragments qui nous donnent un proscynème à peu près complet.

La gravure n'est pas profonde, mais les lettres sont très grandes : leur hauteur varie entre 12 et 18 centimètres. L'inscription entière a plus d'un mètre de long; elle se compose de trois lignes, qui occupent une hauteur de 55 centimètres.

Voici ce texte, d'après un estampage

ΕΘΘΕ | ΟΗΘΗΩ
ΠΑΡΗ | ΠΙΩΤΩ
ΔΟΥΛΩ | ΟΥ

Κ[ύρι]ε ὁ Θε[ὸς] [β]οήθητι ὦ...
Πατρι[γ]ο[ρί]ω πα[τ]ρὸς δούλω σου.

Seigneur Dieu, secourez O. Pargoire, votre serviteur.

(1) 'Εκκλ. ἐπιθεώρησις, loc. cit., p. 174.
(2) *Echos*, juin 1898, t. I^{er}, p. 272.

(1) 'Εκκλ. Ἀνάθηται, X, p. 106.
(2) ZHUSHMAN, *Die Synoden und die Episcopal-Amter in der morgenl. Kirche*, Vienne, 1867, p. 177.
(3) MALTZEW, *Begräbniss-Ritus der orth. Kathol. Kirche des Mogenlandes*, 8^e, Berlin, 1898; 2^e partie, p. 89-114. Cf. GOAR, *Euchologion*, p. 638, seq.